

Festival d'Avignon : avec *Welfare* Julie Deliquet met en scène le quotidien d'un centre social à New-York dans les années 1970, une dramaturgie forte nourrie d'humour et de drame

Publié le 6 juillet 2023



Avec «*Welfare*», Julie Deliquet transforme la Cour d'honneur en centre social jusqu'au 14 juillet
PHOTO JÉRÔME REY

Pari gagné pour la metteuse en scène qui transforme la Cour d'honneur en centre social jusqu'au 14 juillet

C'est avec une minute de silence en mémoire de Nahel, tué à bout portant par un policier à Nanterre, que s'est ouverte la représentation de *Welfare*, pièce dédiée à tous les démunis de la société, sans-abri, immigrés, mères célibataires... La metteuse en scène Julie Deliquet, directrice du centre dramaturgie de Saint Denis, réussit son pari dans la Cour d'honneur: construire un objet théâtral non pas avec un Shakespeare mais avec des dialogues entre demandeurs et travailleurs sociaux d'un centre d'aide sociale à New York, en transposant au théâtre le documentaire filmé en 1973 par Frederick Wiseman, *Welfare*. Un exercice d'adaptation du cinéma au théâtre auquel est habituée la metteuse en scène puisqu'elle s'était déjà inspirée des films de Desplechin, Bergman et Fassbinder. Avec *Welfare*, on se retrouve en direct avec des gens qui ont tout perdu, au guichet des plaintes de l'aide sociale : Julie Deliquet en sort une dramaturgie forte, nourrie par des dialogues alliant le drame et l'humour, même si la deuxième partie aurait mérité de bonnes coupes.

UN DÉCOR VINTAGE, DES DIALOGUES ACTUELS

Les personnages sont campés avec justesse: la pièce nous plonge dans l'ambiance d'un film américain des années 1970, avec un sergent noir, Jason Harris (Salif Cisse), un couple beatnik, Larry Rivera (Eric Charon) et Elzbieta Zimmerman (Aleksandra de Cizancourt), un repris de justice, un demandeur raciste, M. Cooper (Vincent Garanguer), qui sort régulièrement des diatribes anti Noirs, dans le décor du terrain de basket du centre social. Si les costumes, pantalon pattes d'eph' et pulls vintage, et le décor apportent aux spectateurs une pointe d'exotisme, les dialogues, eux, résonnent de manière terriblement actuelle. Demandeurs et travailleurs sociaux ne sont pas placés du même côté de la barrière, mais tous se débattent avec une législation qui conduit souvent à des situations kafkaïennes, comme lorsqu'un travailleur social demande à une femme enceinte jusqu'au cou un certificat de l'hôpital, condition sine qua non pour lui attribuer un chèque alors qu'elle est dans l'urgence de nourrir ses enfants.

« J'ATTENDS GODOT ! »

Toutes les situations qui conduisent un individu à perdre pied sont abordées. Le dernier témoignage, celui d'un déclassé social, plus littéraire, est poignant. «J'attends Godot, dit-il. Mais dans l'histoire, Godot ne vient pas.» Ou : «Lincoln a dit que les hommes étaient libres et égaux. Il n'est jamais venu dans un centre social, Lincoln!». Dans le dernier acte, on passe du côté des travailleurs sociaux, qui ont emmagasiné toutes les tensions de la journée et font part de leur souffrance, la pièce évitant ainsi tout manichéisme.